Jean DARRIG

Le mort sentait si bon…

©Les Éditions Provence-Polar
ISBN n° : 978-2-9539708-4-5
Dépôt légal : 3ème trimestre 2012

1

Pourquoi faisait-il tout noir et que faisait-elle dans cette position ? Était-elle couchée, seulement ? Michèle ne sentait pas son corps et elle avait l'impression qu'il se limitait à son seul crâne. Elle avait beau ouvrir un œil – Oh ! Le poids de la paupière ! – Elle ne voyait que du noir. Ah ! Non ! Finalement, du côté gauche, elle perçut une vague lueur verte qui semblait clignoter ou trembloter, peut-être. Comme la situation lui paraissait totalement inexplicable et vide de sens, elle conclut qu'elle était plongée dans un rêve. Pas un cauchemar, non, puisqu'elle n'éprouvait ni angoisse ni douleur. Mais un rêve, idiot, comme tous les rêves.

Néanmoins, elle finit par percevoir une vague odeur. Or il est rare que l'on en sente en rêvant. En général, ce sont de vraies odeurs que l'on intègre à ce que l'on est en train de rêver. On peut inventer des images, voire des bruits, mais rarement des senteurs : c'est bizarre, mais c'est comme ça. Celle qu'elle était en train de percevoir était tellement infecte qu'elle en eut un haut-le-cœur. Le spasme lui souleva l'estomac et elle ressentit une vibration entre les lèvres. Un tuyau plongeait dans les pro-

fondeurs de son estomac et une pompe venait de se mettre en marche. Devenant un peu plus consciente, elle perçut nettement la section ronde du tuyau sur ses lèvres. Simultanément, elle se sentit un gros nez, un nez énorme. Elle voulut le toucher mais impossible de soulever la moindre petite phalange. Michèle soupira d'impuissance et comprit, au bruit provoqué par l'expectoration, qu'elle avait un masque sur le nez. Au même moment, sa cage thoracique prit feu.

Elle commença à douter de son rêve qui virait au cauchemar. Mais qu'est-ce que c'était que ce bordel ? Réveille-toi ! Bon Dieu ! Dans son effort, elle laissa échapper un faible vagissement. Quelques secondes plus tard, le rêve redevint un rêve et elle sombra dans la paix et le repos.

L'infirmière contrôla le pouls, la température, le débit et le taux d'oxygène. Elle vérifia l'écoulement des drains, et régla la dose de morphine.

L'OPJ Fabrègue, en combinaison aseptisée, bleu de la tête aux pieds, serrait la barre du lit à s'en faire péter les jointures, de grosses larmes au coin des yeux. Tous dans le service savaient qu'il en pinçait pour le commandant Michèle Pérez mais personne n'approuvait ce sentiment car Fabrègue avait une petite femme charmante, courageuse et une petite fille adorable. Plusieurs fois, Volpi lui

avait fait comprendre que cette attirance devait être maîtrisée et tuée dans l'œuf. Mais voilà, depuis que Fabrègue, dans une affaire précédente, avait serré Michèle contre lui, l'avait lavée, couverte du sang de son amant qui venait de se faire égorger, il l'avait calmée, alors qu'elle était totalement choquée, le respect qu'il avait pour elle s'était mué en amour. Contre ça, il ne pouvait rien. Michèle le savait, en était fort contrariée et ne lui donnait aucun espoir mais Fabrègue continuait à se morfondre pour elle.

Venu la voir pour lui porter des légumes de son grand-père – c'était une habitude établie – il l'avait trouvée inanimée derrière sa porte. Ses premiers secours n'ayant rien donné, il avait appelé les pompiers et depuis, le commandant Michèle gisait sur ce lit de soins intensifs, les poumons amochés et dans un état général alarmant. Pour l'instant, on ne savait pas au juste ce qui avait provoqué les lésions aux poumons. Drôle de détail : Michèle, qui ne se parfumait que rarement, empestait le parfum d'une qualité assez mauvaise pour vous soulever le cœur. C'est ainsi que Fabrègue l'avait découverte.

Depuis deux jours, il relayait l'ex-mari de Michèle à son chevet.

* * *

David entra dans le parking de l'immeuble par la porte de service. Elle se referma en claquant dans son dos. Bon Dieu ! Mais où est-ce qu'il avait garé sa bagnole ? Il ne se revoyait pas en train d'enlever la clé de contact dans la lueur blafarde de ce sous-sol. Bof ! Je vais bien la trouver, se dit-il. Le pétard qu'il venait de fumer pour se déstresser endormait l'embarras d'une telle situation. Il parcourut le parking deux fois en cherchant désespérément la Twingo. Il finit par la trouver et se dirigea vers la sortie. Soudain – un des méfaits du cannabis –, il réalisa qu'il avait oublié le code de sortie. Quel con ! Il tapa le code d'entrée, sans grand espoir et la porte resta immobile. Il gara la voiture dans une place libre et se dirigea vers la porte en fer donnant dans la cage d'escalier mais constata que la dite porte était fermée à clé !

– P… ! dit-il à haute voix, on n'est pas sorti de l'auberge !

Il retourna donc près de sa voiture, en espérant que quelqu'un n'allait pas tarder à sortir du parking. Une légère angoisse, mêlée d'énervement commença à l'étreindre. Il s'aperçut alors qu'il ne s'était pas changé ! Avec sa dégaine, on allait le prendre pour un arabe qui n'avait rien à faire dans ce parking. Il lui fallait se changer dans sa voiture. Et si quelqu'un sortait juste quand il était en train d'enlever ses vêtements ? Tant pis : l'urgent était

de pouvoir sortir de ce bon dieu de parking. Il se changerait plus tard…

Il n'aimait pas ces lieux tels que les ascenseurs, les longs couloirs étroits et peu fréquentés, les parkings. Dans ces endroits, sa prudence maladive lui conseillait de considérer toute personne inconnue comme un agresseur possible. Cette intimité forcée vous obligeait à dire « bonjour », « au revoir » à des gens qui avaient à votre égard autant de méfiance que ce que vous en aviez pour eux.

Soudain, comme en écho à ses préoccupations, il perçut le claquement de la porte en fer donnant sur la cage d'ascenseur. Au lieu d'imaginer avec pessimisme que quelqu'un venait de quitter le sous-sol, il se dit plein d'espoir que quelqu'un venait de pénétrer dans le parking et pourrait lui permettre de sortir de ce traquenard. Il se dirigea vers sa voiture et essaya de repérer la personne en se guidant sur le bruit des pas. Il sentit enfin une présence rassurante dans son dos. Il était tiré d'affaire !

* * *

Volpi n'avait pas eu une journée particulièrement harassante mais avec l'âge, il commençait à flotter dans une espèce de torpeur dès dix huit heu-

res : un peu la fatigue, un peu la faim et puis, comme le lui disait Gilda, son épouse, c'était le « vieillou » qui commençait à le turlupiner. Confortablement assis dans son canapé, un J&B dans une main, des bretzels dans l'autre, il se préparait à regarder un documentaire sur la chaîne « historia » pour continuer à se cultiver : « c'est important la culture », lui disait sa grand-mère qui savait juste écrire son nom. Gilda avait compris qu'il fallait lui foutre la paix pendant une petite demi-heure et respectait sa détente.

Son portable se mit soudain à sonner tout en tournant en rond sur la table du salon. « Et merde, pas moyen d'être tranquille ! ».

– Allô… Bien sûr que tu me déranges, Pétricoule !

– Patron, vous ne devinerez jamais où je suis !

– Dis, abruti, tu crois que c'est le moment de jouer aux devinettes ! Tu sais l'heure qu'il est ?

– Je sais, je suis désolé. Figurez-vous que je suis dans votre parking souterrain !

– Et alors ? Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse !

– Je suis à côté de Cohen… justement dans votre parking.

– Et qu'est-ce que vous foutez avec Cohen, tous les deux ?

– Cohen ne fait rien, Patron… il est mort, malheureusement.

De contrariété autant que de colère, Volpi se leva si brusquement que les bretzels allèrent se répandre sur le sol. Engueulade en perspective.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Qui vous a prévenus ?

– Une madame Roigue… Elle l'a découvert en garant sa voiture.

Comprenant qu'il n'obtiendrait rien de clair de la part de Pétricoule, il se résolut à descendre aussitôt.

– P… ! maugréa Volpi. Attends, j'arrive.

Il se rhabilla sommairement et prévint Gilda qu'il descendait dans le parking.

– Tu t'en vas ? Et qu'est-ce tu vas faire à cette heure-ci ?

– J'ai rendez-vous avec un macchabée.

– Où ça ?

– Dans le parking, justement…

– Tu te fous de moi, Gino !

Inutile de répondre, il était déjà dans l'ascenseur que Gilda fulminait toujours. Heureusement qu'elle était encore la plus belle des femmes qu'il côtoyait.

Comment Cohen, un de ses gars, était-il venu mourir dans son parking ? Il n'avait pas d'affaire en cours avec Volpi et n'habitait pas le quartier. Voilà sept mois que David Cohen était en congé de formation avec quatre-vingt pour cent de son salaire, pour préparer Volpi ne savait plus quoi.

Qu'est-ce que c'était encore que ce souk ?

Au sous-sol, dès la porte de l'ascenseur ouverte, il perçut un bruit de voix qui se précisa quand il poussa la porte blindée du garage. L'endroit était assez vaste et plutôt que d'appeler à la cantonade, il essaya de se guider d'après le son. Il reconnut la voix de Pétricoule et finit par découvrir un groupe de trois personnes penchées sur le sol.

– Ah ! C'est vous Patron. Vous avez fait vite !

– Bien sûr, couillon ! L'ascenseur fonctionne.

Effectivement, un corps était étendu aux pieds des trois collègues : le lieutenant Djedjiga Moussaoui et les deux OPJ Pétricoule et Lèbre. Volpi ne reconnut pas le lieutenant Cohen, tant son aspect était déroutant.

– Vous êtes sûr que c'est David ?

Cohen était vêtu d'une sorte de grande chemise sans boutons, comme en portent les Afghans. Son crâne était pratiquement rasé, au-dessus d'une barbe miteuse de chinois. Mais pourtant, il semblait bien s'agir de David Cohen, étendu sur le dos, la quarantaine, OPJ dans l'équipe. Volpi se pencha sur le corps pour mieux l'examiner, le cœur serré.

Vous êtes bien sûr que c'est lui ?

– Oui, fit Pétricoule, je reconnais sa montre. Et puis l'anneau qu'il a au petit doigt : c'était l'alliance de sa mère.

– Mais qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? Il pue le par-

fum ! Il n'était tout de même pas devenu homo ?
– D'après sa dégaine, ça m'étonnerait, remarqua Moussaoui. Il a tout l'air d'un salafiste avec son jabador[1], sa barbe et ses espèces de babouches. Je n'aurais jamais imaginé voir Cohen attifé comme ça ! Pas possible, il s'est déguisé !
– Je pense comme vous *Mademoiselle*, renchérit Volpi.

Ça lui écorcherait la bouche de m'appeler Lieutenant comme tout le monde, pensa Moussaoui. Aller me rabaisser dans un moment pareil ! Quel con ! Il faut qu'il m'infantilise, comme si je ne faisais pas partie du service ! Un peu vexée et réellement peinée de la mort de son collègue, elle lança :
– Monsieur le Commissaire, (en appuyant sur le *monsieur*), j'ai prévenu le parquet. Ils ne devraient pas tarder.

Volpi n'était pas idiot et avait senti la pique. Il s'en sentait penaud et ridicule car il ne l'avait pas fait exprès, sous le coup de l'émotion. D'habitude, il titillait sa subordonnée plus par jeu que par mépris. Bien au contraire, il tenait Moussaoui en très grande estime, mais de là à le lui avouer…
– Mais pourquoi tout de suite le Parquet ? Vous suspectez une mort non naturelle ?
– Il était venu vous voir ? interrogea Moussaoui.

---

[1] Longue tunique qui se porte souvent avec un pantalon assorti de même étoffe.

– Non, pas du tout ! Je ne crois pas qu'il connaissait mon domicile.
– Donc que faisait-il là ? Vous trouvez normal de mourir inondé de parfum, dans un endroit où normalement vous n'avez rien à faire, dans une tenue complètement louftingue ? Ça craint, non ? Ça fait beaucoup pour un seul homme, surtout quelqu'un comme Cohen.
– Ouais… Vous avez mis quelqu'un à l'entrée ?
– Oui, un gardien, dit Pétricoule. Mme Roigue lui a donné le code.
– Va dire au planton de se mettre au bord du trottoir et de diriger le Parquet vers l'entrée du parking. Je vais ouvrir la porte et bloquer la cellule avec un collant. Ils n'auront qu'à entrer avec leur véhicule. Allez ! Grouille ! Ah, Moussaoui, vous avez prévu de quoi nous éclairer ? Non ? On n'y voit que dalle ici. Montez chez moi et demandez à mon épouse le projecteur qui est sur la terrasse. Ce sera mieux que rien.

L'attente recommença, fastidieuse et inutile comme toujours. Finalement, une berline pénétra à vive allure dans le parking. Puis des talons claquèrent vigoureusement sur le béton du sol.
– Je vous parie tout ce que vous voulez que c'est Fresse qui rapplique, assura Volpi.
– Gagné, Patron !

Une femme grande et bien bâtie, campée droit

sur ses talons vint directement vers eux. C'était la subsitute Fresse, merveilleuse « couguar » avec laquelle Volpi engageait à chaque fois des joutes d'ego sur fond de sexualité. Le commissaire n'intéressait pas cette femme, hormis pour jouer avec lui comme un chat s'excite sur une souris avant de la tuer. Quant à Volpi, Fresse avait beau la ramener, Il trouvait que Gilda était bien plus belle qu'elle dans le genre mais il adorait lui tenir tête.

– Alors, Commissaire, on amène du travail à la maison, maintenant ? Ne me dites pas que c'est vous qui avez fait le coup !

– C'est un collègue, déplora Volpi, pour couper court à toute plaisanterie déplacée.

Elle se rapprocha résolument du corps. Le cœur bien accroché, elle ne craignait pas grand-chose et ne détournait jamais les yeux devant un cadavre.

– On n'y voit pas grand-chose… Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il s'agit d'une mort suspecte ?

Moussaoui, revenue avec le projecteur répondit pour l'équipe :

– Apparemment, il n'a pas de trace de coup ou de blessure. David était un homme jeune et en bonne santé…

– Vous l'avez fouillé ? demanda Volpi.

– Oui, Patron. Il n'a pas de papier d'identité sur lui. À part la carte grise d'une Twingo qui appartient à une société de location. Lèbre vient de véri-

fier, C'est celle qui est garée là, la noire.
– Je l'ai ouverte avec les clés qu'avait Cohen dans sa poche. La bagnole est vide, à part un blouson, un jean, une paire de baskets et un ordinateur planqué dans un journal plié en deux.

Le projecteur ayant été branché, on se rapprocha du cadavre. Fresse s'agenouilla près du corps, sa jupe remontant à mi-cuisses.
– Mais qu'est-ce que c'est que c'tte odeur ! Il est tombé dans une bonbonne de parfum, c'est pas possible ?
– Vous vous y connaissez en parfum, Mme le Substitut ?
– Pas plus qu'une autre, répondit la magistrate en se penchant à toucher le visage du mort. C'est un parfum sucré, sirupeux, je dirais. Oriental, sans aucun doute. Rose, jasmin. Ça sent aussi un peu l'encens… Essayez, Commissaire.

Volpi se pencha à son tour, près du visage de Mme Fresse. Ils échangèrent une œillade de défi gourmand qui pour chacun d'eux signifiait « tu me voudrais mais tu ne m'auras pas ». Tout de même, aller marivauder au dessus de la tête d'un cadavre et qui plus est, collègue… Quelle déontologie !
– L'encens, oui, vaguement, la bergamote, non ? dit Volpi. Mais il y a derrière – Volpi renifla carrément – un soupçon de pestilence. L'état du cadavre n'est pourtant pas si avancé… Vous ne sentez

pas, Mme le Substitut ?
– Qu'est-ce que vous voulez dire par *pestilence* ?
– Eh ben ! Il y a une vague odeur de pourri, vous ne sentez pas ?
– Non, pas vraiment, fit-elle en humant à son tour. C'est peut-être la barbe…

Volpi se redressa et aida la magistrate à se relever :
– je serais étonné que Cohen soit devenu crado tout d'un coup mais vous avez un nez bien trop petit pour sentir cet effluve…

Ce compliment en forme de boutade amusa Mme Fresse. Sur ses entrefaites, l'équipe scientifique de Magère était arrivée. Chacun des trois fonctionnaires s'activa en combinaison blanche.
– Il a dû s'effondrer sur lui-même, remarqua Moussaoui. Regardez la position de ses jambes : l'une est repliée et passée sous l'autre. Il est possible qu'il ait fait un malaise, finalement.

La magistrate partagea cet avis mais ne comprenait pas pourquoi cet homme, fonctionnaire de police, était accoutré si bizarrement. Avait-il rendez-vous là ? Était-il venu voir Volpi ? Venait-il de rencontrer quelqu'un dans l'immeuble ? Toutes questions auxquelles Volpi et son équipe allaient bien devoir répondre.
– On pourrait auditionner le témoin qui l'a trouvé ? demanda la magistrate.

– Elle habite au 6ème, entrée B, précisa Moussaoui. Je lui dis que nous montons, Mme la Substitute ?
– Non, demandez-lui plutôt de descendre, ce sera certainement moins dérangeant pour elle.

Volpi, en pull-over, les mains dans les poches, se laissait bercer par la situation. Il avait la tête vide, totalement hébété par la mort de son subordonné qu'il avait connu riant, efficace, pondéré. La faim l'empêchait de se concentrer et de participer. Il était là comme au spectacle, hormis le fait qu'il était debout et aurait préféré être assis. Il accueillit l'équipe scientifique de Magère avec cordialité car il appréciait toujours la qualité de son travail. Ils étaient trois et se mirent aussitôt au travail.

Le témoin, Mme Roigue, jointe par téléphone, descendit et fut bientôt à même de répondre aux questions. Elle avait découvert le corps en passant devant avec sa voiture. Pourquoi avait-elle directement appelé la Police et non pas les pompiers ? C'était une ancienne infirmière et elle avait immédiatement compris qu'il n'y avait rien à faire. L'homme était déjà en hypothermie. Aucune respiration ni battements de cœur. Il avait dû faire un infarctus massif et foudroyant. Ça arrivait même à des hommes assez jeunes. Le visage du mort ne lui disait rien et d'après elle, il n'habitait pas l'entrée B dont elle connaissait tous les occupants.
– Vous, vous habitez l'entrée A, n'est-ce pas ?

demanda-t-elle à Volpi.
– Exact. Mais de toute façon, il ne m'avait pas prévenu qu'il viendrait me voir.
– Il était dans cette position-là, quand vous l'avez découvert ? demanda la magistrate.
– Oui, je n'ai touché à rien. Vous avez senti cette odeur ? À ce stade, ce n'est plus du parfum, c'est presque de la puanteur, affirma Mme Roigue. A-t-on idée de s'asperger ainsi ?

Oui, s'asperger, c'était bien le mot, pensa Volpi. Pourtant ce détail collait aussi mal à Cohen qu'un short au Pape. Volpi demanda à Mme Roigue d'être la plus discrète possible sur ce qu'elle avait découvert. Elle précisa qu'à sa connaissance, le corps se trouvant vers la sortie et vu l'heure, personne à part elle n'avait dû le remarquer.

Magère enleva son masque, retira sa combinaison et vint rendre compte :
– Il n'y a rien d'intéressant ni sur le cadavre ni alentour. Pauvre Cohen. Pas de trace de blessure ou de coup. Il a peut-être fait un malaise. Pour en savoir plus, il faudra attendre l'examen du légiste, à moins que Mme le Substitut…
– Charles[2] devrait être là, il a encore dû rester coincé quelque part. Ah ! Celui-là ! Il m'en aura fait voir ! se plaignit la magistrate en martelant le sol de ses talons. Bon ! Qu'est-ce que nous faisons,

[2] Le légiste qui intervient habituellement. Une personnalité « hors normes ».

déclara-t-elle, comme pour réveiller son monde.
– Il n'y a qu'à conduire le corps à la morgue, déclara Volpi. Pétricoule et Lèbre, allez voir au domicile du défunt s'il y a quelqu'un que nous pourrions prévenir. Et puis essayez de glaner quelques infos.

L'équipe de Magère plia bagages. Puis, se tournant vers Fresse et Moussaoui, Volpi, tous sourires dehors, déclara :
– Vu le lieu et l'heure, Mesdames, je vous invite cordialement à prendre l'apéro chez moi, juste au dessus. Nous avons besoin d'un remontant. Vous ferez ainsi la connaissance de mon épouse.
– Si vous voulez, répondit Fresse, poussée par sa curiosité.

Djedjiga accepta par politesse, mais Volpi sentit bien qu'elle était un peu gênée.
– Allez, lui dit-il en la poussant du coude, laissez-vous aller un peu !

Volpi actionna la fermeture du parking puis prévint son épouse d'un rapide appel de portable. Il était impatient d'observer la rencontre de la combative magistrate aux talons nerveux avec la tranquille splendeur de son épouse. À peu près le même âge toutes les deux, le même appétit de la vie, la même féminité un peu exacerbée. De l'électricité dans l'air en perspective !

Le choc eut bien lieu par œillades interposées.

Mais les deux femmes eurent la rouerie de se montrer complices, comme des pairs qui se reconnaissent, d'égale à égale, alors qu'elles étaient profondément jalouses l'une de l'autre, dès la première seconde. Moussaoui, à côté, avait l'air d'une communiante à qui l'on a autorisé un doigt de champagne.

La subsitute se laissa tomber dans un large fauteuil, croisant haut les jambes sans se soucier de la position de sa jupe. Moussaoui fut gênée de ce déballage qu'elle considérait comme agressif. Volpi, lui, fit comme s'il ne remarquait rien. Il n'avait pas le cœur à la lubricité. Sur la rétine de Volpi, en surimpression, cachant les jambes de la magistrate, Cohen se fendait la poire, plein de vie et de santé, après leur avoir raconté une énième blague juive dont il raffolait. Il en avait des spéciales pour les sépharades et d'autres pour les ashkénazes, stigmatisant les défauts de chaque origine juive.

– C'est dur tout de même, finit par dire Mme Fresse, en manière de compassion.

– Ouais ! Ce n'est pas la joie en ce moment, repartit Volpi. Un commandant à l'hosto en piteux état, un mort aujourd'hui… Je me demande qui nous porte la scoumoune…

Les trois fonctionnaires en profitèrent toutefois pour faire le point sur cette affaire qui, après tout, n'en était peut-être pas une. On commença par dé-

plorer la mort du collègue toujours d'humeur égale, gentil, attentionné et surtout très efficace. Moussaoui avait une tendresse particulière pour le lieutenant Cohen car il savait traiter chacun avec les mêmes égards, quel que fût son grade. On ne l'avait pas revu depuis plusieurs mois, depuis qu'il avait entamé son congé de formation. Personne d'ailleurs ne savait exactement le but et la nature de cette formation. Peut-être un simple congé sabbatique après tout ?

– Le parking dessert combien d'entrées ? demanda Fresse, revenant à l'affaire.

– Trois. Seize appartements par entrée. Nous avons donc le choix entre quarante huit logements pour trouver à qui l'homme a rendu visite… Si toutefois il s'est bien rendu chez quelqu'un. Dès demain, je mettrai des enquêteurs sur le coup avec la carte d'identité du mort.

– Des traces papillaires… commença la magistrate…

– Hors de question, Mme le Substitut. Il doit y avoir près de cent personnes qui empruntent les ascenseurs et les poignées des portes, la coupa Moussaoui.

La substitute jeta un regard amusé et curieux au lieutenant : le type même de la fonctionnaire zélée, efficace, concentrée sur son travail pour se libérer de ses origines et de son milieu. Même un peu psy-

chorigide sur les bords, peut-être …
– Le lieutenant a raison, renchérit Volpi. On ne peut pas investiguer efficacement plus de quarante logements.
– Bon ! Conclut Fresse. Attendons le rapport du légiste. Si ça se trouve, nous nous creusons la tête pour rien… Je suis désolée pour votre collègue. Il était marié, des enfants ?
– Non. Je crois qu'il n'a que sa mère. Ça ne va pas être coton de lui annoncer la nouvelle…
– Oui, je vous plains. Tout de même, ce parfum, ça me turlupine… Un homme ne se parfume pas de cette façon, même un homo ou un travesti.
– Est-ce qu'il venait d'arriver ou est-ce qu'il allait partir ?
– Il n'a peut-être pas pu partir, allez savoir. Une fois dans le sous-sol, si l'on n'a pas la télécommande ou la clé de la porte, on est pris au piège. À chaque assemblée générale, je le signale mais c'est comme si je pi… Oh ! Pardon !
– On a compris, Commissaire ! Mais cet homme n'est tout de même pas mort de faim ou de soif !
– Ouais… C'est bizarre…

Là-dessus, tout le monde vida son verre et après quelques banalités, les deux femmes prirent congé.

Dès que la porte fut ouverte sur le palier, chacun eut un mouvement de recul pour regagner le hall de l'appartement dont Volpi referma la porte : le pa-

lier empestait le parfum, à n'en pas douter, le même que celui dont était inondé Cohen. La mémoire olfactive est la plus performante chez l'homme et chacun reconnut instantanément l'odeur. Volpi alla chercher son arme et dit aux deux autres :

– Ne bougez pas, il faut que j'en aie le cœur net.

– Je viens, dit rapidement Moussaoui.

– Allez, si vous voulez.

Ils sortirent en refermant brusquement la porte, laissant la substitute à la charge de Gilda. Cette dernière entrouvrit la porte pour humer la fragrance.

– Berk ! Ça pue, fit-elle en tordant le nez.

La substitute lui donna quelques explications qui ne firent qu'alarmer la pauvre Gilda.

Quelques minutes plus tard, Volpi et Moussaoui réapparurent dans l'appartement.

– Pas de doute, c'est ciblé, déclara le commissaire. Le palier d'en dessous ne sent rien, pas plus que l'ascenseur.

Il ressortit muni d'une torche électrique dont il balaya le sol du faisceau lumineux. Contre un mur, près de la plinthe, une petite zone brillait.

– Regardez ! C'est-là. Je vais appeler Magère, voir s'il est capable de réaliser un prélèvement exploitable.

– Si je vous suis bien, il faut en conclure que vous

êtes visé, Commissaire. C'est un avertissement, vous croyez ?

– Pour l'instant, je ne crois rien. J'ai besoin d'en savoir plus. Et… pour la bonne marche de l'enquête, je vous demande à toutes deux de taire ce détail à quiconque. Je vais vous raccompagner dans le parking.

– Mais je suis là, fit remarquer Moussaoui.

– Je sais, dit-il en lui posant une main sur l'épaule, mais je préfère m'assurer que vous n'aurez pas de problème. Il n'est pas question de créer une psychose collective. C'est certainement ce que cherche l'assassin, s'il y en a un…

Lorsque Fresse passa dans sa voiture devant Volpi, elle baissa sa vitre et lui dit, d'un ton très sérieux :

– Soyez prudent en remontant, Commissaire. Je ne veux pas qu'il vous arrive quoi que ce soit.

En remontant, dire que Volpi écarquilla les yeux et ouvrit les oreilles serait un euphémisme. Lorsque l'ascenseur s'ouvrit sur son palier, il était face à la porte, pistolet en main, prêt à faire feu. Rentré au salon, il se laissa tomber dans le canapé, perdu en conjectures.

– Viens seul, demanda-t-il à Magère. Je te le demande comme un service personnel. Pour l'instant, je veux que cela reste entre nous.

À suivre…